

LES CAHIERS DE MÉMOIRE

Un projet, un atelier, un engagement



En novembre 2009, au sein d'une ONG béninoise, nous avons animé un atelier autour d'un « objet » sensible, créé dans les années 90 et utilisé en Afrique anglophone par une association prenant en charge des personnes affectées par le virus du sida : le cahier de mémoire (*Memory book*). Il

s'agit d'un recueil où sont rassemblés et restitués sous forme de récits et de photos les fondements de l'histoire familiale d'un enfant susceptible de devenir orphelin, et de constituer ainsi un album qui l'accompagnera et pourra l'aider à se construire, à grandir, à vivre.

Nous ne sommes ni spécialistes du sida, ni spécialistes de l'Afrique : l'une est psychologue exerçant dans le domaine de l'adoption, l'autre est conceptrice rédactrice. Sensibilisées sans doute par le fait que nous sommes chacune, à titre privé, marraine d'un enfant en Afrique¹, ce sont nos expériences professionnelles conjointes (et notamment notre connaissance de l'importance des lois de la transmission entre parents et enfants) qui nous ont poussées à réaliser cet atelier. Nous l'avons conçu à destination de travailleurs sociaux, garants du respect des parents et des enfants affectés ou infectés par le virus du sida, et des différentes façons dont se vivent les relations familiales au Bénin.

¹ Tous les mois, via l'association française Orphelin Sida International (OSI), nous envoyons à une association africaine de quoi payer les frais de scolarisation d'un enfant. En effet, dans de nombreux pays d'Afrique, l'école est gratuite mais tous les frais afférents -achat des livres, de l'uniforme, paiement des transports et des repas - sont bien plus importants que les frais d'inscription. En décembre 2009, OSI comptait 300 parrains d'enfants du Bénin, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Burundi, Afrique du Sud et Togo.

Au-delà de notre désir, si nous avons pu mener à bien notre initiative, c'est parce que nous avons collaboré avec ONG Action Sociale², une association béninoise parfaitement organisée, structurée autour d'objectifs clairs et présents dans toutes ses actions. Dirigée et animée par des professionnels, elle nous a convaincues du bien-fondé de ses méthodes et de ses outils : un travail de base d'accompagnement social, médical et financier, concerté et évalué, auprès d'enfants vulnérables ou orphelins du sida, et l'apport d'un soutien financier durable et contrôlé, comme le parrainage d'orphelins vivant au sein de leur famille au sens large, ou de familles d'accueil.

C'est la solidité des principes d'ONG Action Sociale et le dynamisme de ses équipes - des travailleurs sociaux en permanence sur le terrain -, qui ont conforté notre engagement et nous ont permis de mener à bien notre projet. Lors de nos échanges, au fil de notre travail préparatoire comme pendant l'atelier et notre séjour au Bénin, nous avons bénéficié de leur analyse de la situation nationale, tant au plan social que sanitaire et éducatif, et de leur expérience. La personnalité du directeur exécutif d'ONG Action Sociale, Eugène Aguemon, et de la responsable du volet social coordinatrice des programmes et gestionnaires des parrainages, Aline Somakpo, ont été prépondérantes. Leur vision et leur détermination, véritable socle pour cet atelier, ont contribué à lui donner tout son sens.

Enfin, cette expérience nous a amenées à faire trois constats simples : le sujet de la transmission est complexe, notre initiative est singulière, chaque contexte est lui aussi singulier. Ce qui, de facto, nous permet d'affirmer qu'il est impossible de « reproduire » cet atelier. Autrement dit, toute tentative d'appropriation de cette expérience par d'autres structures serait au mieux vaine, au pire dangereuse.



² Créée en 1999 au nom de la solidarité agissante, l'ONG Action Sociale (www.actionsociale.org) s'est donnée comme objectif premier d'aider les couches vulnérables de la population. C'est ainsi qu'elle est d'abord intervenue dans les domaines de l'alphabétisation, l'appui aux groupements de femmes, l'agriculture et la prévention des maladies de l'enfance. Lors de l'apparition du sida, elle s'est vue confier une mission de sensibilisation et, progressivement, a commencé la mise en œuvre du dépistage volontaire, lui-même appelant la prise en charge des personnes vivant avec le virus du sida, puis celle des enfants devenus orphelins. Dans son ambition de développer des stratégies de lutte contre la pauvreté, l'ONG Action Sociale s'est dotée d'un plan stratégique dont les cinq programmes prioritaires sont : la lutte contre le sida, l'éducation et la formation, la santé, la micro finance et l'agriculture, la sécurité alimentaire et l'environnement.



La genèse du projet

En 2008, Pascale est invitée par Sandrine Dekens³ à assister aux Rencontres de Lomé afin d'en rédiger les Actes⁴. Organisées par Orphelin Sida International (OSI), ces trois journées d'échanges visent à créer un réseau, au sein de plusieurs pays d'Afrique francophone⁵, entre les associations de jeunes orphelins ou enfants vulnérables touchés par le virus du sida avec lesquelles OSI collabore dans cinq pays d'Afrique francophone. Travaillant depuis de longues années en France sur la prise en charge et la recherche de familles d'adoption ou d'accueil pour des enfants séparés de leurs parents, Pascale aborde de façon quotidienne dans sa pratique professionnelle les questions de séparation, d'abandon, de perte et de deuil à vivre, à parler et à élaborer. Cette expérience l'intéresse au plus haut point et l'amène à imaginer un projet d'atelier autour du cahier de souvenirs tel qu'il est utilisé en Afrique anglophone.

Au printemps 2009, Pascale soumet à Agnès Muckensturm ce projet. Parce qu'il y est question d'écriture, parce que cet objet soulève la question de la transmission orale à la transmission écrite, Agnès s'y intéresse : sa pratique lui montre quotidiennement que donner une forme concrète à des informations -sous la forme d'un livre, d'une brochure institutionnelle, d'un discours, d'un site internet, etc. - est une manière de les inscrire dans le temps et d'affirmer son identité et ses principes. Au fil des mois, dialogues, interrogations de l'une sur la pratique de l'autre, permettent peu à peu de construire le projet, c'est-à-dire de « fabriquer » le cahier de souvenirs (voir annexe 2) et de construire le programme de l'atelier qui permettra

³ Sandrine Dekens est ethno-psychologue clinicienne et thérapeute. Engagée dans la lutte contre le sida depuis vingt ans - et également « marraine OSI » - elle est spécialiste de la prise en charge psychosociale des orphelins et enfants rendus vulnérables par le sida. Elle anime le blog très documenté OSI-BOUAKE

⁴ Ces actes sont disponibles sur le site : www.orphelins-sida.org

⁵ Les pays concernés sont : la Côte d'Ivoire, le Bénin, le Burkina Faso, le Burundi et le Togo.

aux travailleurs sociaux de le découvrir et de se l'approprier. Enfin, l'expertise de Sandrine Dekens, via des échanges à chaque étape de l'élaboration du projet, en valident les orientations.



Notre projet : l'atelier de sensibilisation et le cahier de souvenirs

Au fil de nos séances préparatoires, nous avons élaboré un programme précis de l'atelier et, en collaboration avec une graphiste, fabriqué un cahier de souvenirs. Les voici, tels que nous les avons conçus. Ensuite, et comme c'est souvent le cas lorsque vient le temps de l'échange, l'atelier s'est déroulé un peu différemment, et, suite à nos échanges, le cahier, lors de notre retour en France, a fait l'objet de légères modifications. Preuves que la transmission est une matière bien vivante...

1. Présentation de chaque participant

Présentation croisée, par binôme, de chaque participant, y compris Pascale et Agnès : chacun se présente à son voisin qui le présente au groupe.

Qui vous êtes ? Nom, prénom, âge, situation familiale

En quoi êtes-vous concerné par le sida ?

Quel est votre métier, en quoi consiste votre travail quotidien ?



2. Présentation de l'atelier

L'atelier se déroule pendant deux jours et demi. Les séances de travail ont lieu de 9 heures à 11 heures entrecoupées d'une pause boisson, puis de 14 heures à 16 heures. Un casse-croûte est prévu lors de la pause de midi.

Chaque participant reçoit une chemise à rabat contenant un cahier, un stylo, un crayon à papier, un badge portant son nom et sa fonction ainsi que les documents suivants :

- . le programme de l'atelier,
- . la photocopie de l'arbre généalogique qui figure dans le cahier,
- . la préface, écrite par Boris Cyrulnik, du livre de Philippe Denis *Les enfants aussi ont une histoire*⁶,
- . un extrait d'une bande dessinée sur l'éducation sexuelle des jeunes en Afrique,
- . la photocopie d'un cahier de souvenirs, le « Cahier de Sadya ».

Au cours de l'atelier, nous donnerons à chacun un exemplaire vierge de notre cahier de souvenirs, accompagné d'une petite pochette, tous deux insérés dans une enveloppe en tissu doublé.

3. Les objectifs de l'atelier

Cet atelier est adressé aux professionnels qui travaillent auprès de personnes se trouvant en situation de vulnérabilité. Ils sont les intermédiaires entre parents et enfants, et, via la réalisation de cahier de souvenirs, utiliseront ce support d'échange d'informations et de souvenirs souvent très sensibles.

L'écriture permet de faire exister et durer les choses dites. Elle a ce pouvoir de garder trace de ce qui a disparu en assurant la transmission d'une histoire. Les motivations personnelles d'un parent à s'engager dans le travail de mémoire sont à la fois de retracer sa généalogie pour que ses enfants connaissent leurs racines, qu'ils sachent vers qui chercher du soutien, et à la fois d'entamer un dialogue entre les membres de sa famille et avec ses enfants. Parler autour du cahier de mémoire donne l'occasion aux enfants de poser des questions sur leur famille, leurs origines et leur culture, questions alors posées dans un climat chaleureux et aimant. Le dialogue entre parents et enfants aide au développement de la résilience chez l'enfant.

4. Le programme de l'atelier

⁶ Philippe Denis, *Les enfants aussi ont une histoire, Travail de mémoire et résilience au temps du sida*, préface de Boris Cyrulnik, éditions Khartala, collection Questions d'enfances, Paris, 2007.

Première phase : Faire connaissance, connaître le contexte dans lequel le cahier de souvenirs a déjà été mis en œuvre.

Deuxième phase : S’amuser et s’entraîner à écrire. Comment rassembler, lister les éléments qui vont constituer le cahier de souvenirs.

Troisième phase : Comment utiliser le cahier de souvenirs dans votre travail quotidien, au Bénin.

4.1. Première phase : faire connaissance avec le cahier de souvenirs

- Projection du documentaire de Christa Graf *Memory Books*⁷, puis échange : qu’en avez-vous pensé ? Qu’est-ce que vous éprouvez ? Chacun fait part de son point de vue.
- Lecture du « Cahier de Sadya » puis échange : Qu’en avez-vous pensé ? Qu’est-ce que vous éprouvez ? Chacun fait part de son point de vue.
- Comment la fabrication d’un tel cahier pourrait s’inscrire dans le cadre de vos visites à domicile ? Comment se passent-elles ?

4.2. Deuxième phase : s’entraîner à écouter et à écrire

Adeptes de l’idée que l’on ne peut transmettre que ce que l’on a bien assimilé - donc pratiqué - nous allons fonctionner selon le principe des « ateliers d’écriture ». Ceux-ci se déroulent en deux temps : l’écriture puis la lecture. Il n’y a aucun jugement des uns sur les autres, nous ne sommes pas à l’école (pas question ici de niveau scolaire ou d’orthographe). Nous sommes ensemble dans un climat de confiance, d’écoute et de bienveillance. L’autre apporte un éclairage qui « nourrit » chaque participant.

L’atelier propose d’écrire son texte mais aussi celui d’un autre sous sa dictée, afin de se mettre en situation de recueillir les paroles des personnes qui ne maîtrisent pas l’écriture. De plus, travailler à deux encourage l’autre à partager, à s’ouvrir de façon à pouvoir recevoir et donner du soutien. Pendant que la personne écoute, elle note le récit. Quand l’histoire est terminée, l’écouter reformule l’histoire avec les mots qu’il a notés.

⁷ Christa Graf, *Memory Books*, Productions Kick Films, 52 minutes, 2007.

En Ouganda, l’ONG NACWOLA (National Community of Women Living with AIDS) a eu l’idée d’inviter les parents à écrire l’histoire de leur famille dans des « Memory books » afin de laisser un souvenir à leurs enfants. Ceux-ci se préparent ainsi en douceur à la mort prochaine de leurs parents. Ces petits cahiers faits d’images collées et de textes écrits par des femmes et des hommes qui savent à peine lire et écrire sont très inhabituels dans un continent où la tradition orale prime largement sur la culture de l’écriture. Ils aident les parents à mettre des mots sur leurs sentiments, leurs réflexions et leurs expériences, à transmettre leurs traditions et leurs valeurs, et à se confronter à la maladie, processus difficile pour beaucoup d’Africains, peu enclins à parler de la mort tant qu’elle n’a pas franchi le seuil de leur maison. Les Livres souvenirs qui aident aussi les enfants à faire leur deuil sont souvent leur bien le plus précieux.

Ce documentaire permet d’accompagner notamment Christine, une infirmière séropositive de l’association NACWOLA, à l’hôpital où elle travaille et dans les villages où elle enseigne, et de suivre Dennis, petit orphelin du sida de 11 ans qui veille sur son Livre souvenirs, ainsi que Harriet, femme séropositive dont le mari a jusqu’à sa mort nié les avoir contaminées, elle et sa deuxième épouse.

4.2.1. J'aime/Je n'aime pas

Dresser la liste des « j'aime / j'aime pas ». Ce sont les petits riens que l'on n'aime pas qui rendent la vie moins facile, et ceux que l'on aime qui font qu'elle devient agréable.

Écriture. Lecture.

Cet exercice pose déjà chaque participant comme différent de ses voisins de gauche et de droite.

4.2.2. Je me souviens

Écrire trois souvenirs, en une phrase.

Écriture. Lecture.

Réflexion sur le rôle que joue la mémoire dans sa vie, ce qui facilitera le travail de mémoire auprès des familles en deuil.

4.2.3. Description d'une grande personne de votre famille, une personne importante pour les membres de la famille : un enfant, une grand-mère, un oncle, un ancêtre...

Rechercher pourquoi cette personne est importante, par exemple : un enfant rieur qui réjouit son entourage, un oncle généreux qui est aimé de tous, une mère aimante... Quand, pourquoi, à quelles occasions cela se remarque-t-il ? On ajoute à ces traits un ou deux gestes caractéristiques, une ou deux mimiques de son visage, sa démarche...

Écriture. Lecture.

4.2.4. Se présenter par le prénom/le surnom

Qui a voulu ce prénom ? (le père ? la mère ? les grands-parents ?). Quels sont les prénoms auxquels on a échappé ? Pourquoi les a-t-on écartés ? Quelle est la signification du prénom, son symbole ? Quel est le surnom ? En avez-vous un ou plusieurs ? Qui l'a donné ? Quand et par qui est-il utilisé ?

Écriture. Lecture.

4.2.5. L'arbre généalogique

Chacun se construit en rangeant personnellement ses connaissances. Réaliser son arbre généalogique c'est se donner l'occasion de poser des questions sur sa naissance. Le participant est le point de départ de l'arbre. Il écrit son nom. Il parle de ses parents, les nomme, écrit leurs noms et prénoms (en leur absence il écrit *mon père* ou *ma mère*) et remonte les générations jusqu'à ce que le souvenir devienne inaccessible ! On place

spontanément sa mère à gauche ou son père à droite, puis on veille à placer toutes les femmes de l'arbre du même côté et tous les hommes du côté opposé.

4.2.6. Les objets à collecter pour la boîte à souvenirs

Réfléchir et collecter à ce que l'on peut avoir envie de mettre dans le cahier ou la boîte.

- Des images : calendriers, affiches, photos, cartes postales, journaux... qui touchent, ont une valeur sentimentale.
- Un ou plusieurs objets : d'où vous vient cet objet et pourquoi est-il important ? Par exemple, l'empreinte de la main ou du pied de l'enfant est un élément facile à obtenir et à conserver. Peuvent être inclus dans le cahier des dessins de l'enfant, des photographies de lui, de ses parents lorsque cela est possible, des personnes qui ont joué un rôle important dans sa vie ainsi que des endroits de sa vie de tous les jours. Les documents importants (certificat de naissance, de baptême...) pourront être photocopiés et inclus dans le cahier. Quand cela est possible, toute information et tout document relatif au jour de sa naissance - comme le petit bracelet qu'on lui a mis autour du poignet par exemple - seront conservés dans la petite pochette accompagnant le cahier de souvenirs.

4.3. Troisième phase

4.3.1. Présentation de notre modèle de cahier de souvenirs

Cf. Annexe 1 : le pdf du cahier de souvenirs.

Commentaires. Questions/réponses.

4.3.2. Comment envisager d'utiliser cet outil ici ?

Un certain nombre de questions se poseront quant à la réalisation, à l'utilisation et à la conservation du cahier de souvenirs. Ces questions sont abordées dans cette phase, à travers toutes les questions concrètes que peuvent se poser les médiateurs, les réponses qu'ils suggèrent et le point de vue de Pascale ainsi que nos suggestions.

4.3.2.1. **Quand les membres de la famille sont prêts à se rencontrer, le médiateur invite les adultes présents à raconter l'histoire de la famille aux enfants.** Quand le récit peine à démarrer, ils en facilitent le déroulement par une série de questions, par exemple sur la maison familiale, les événements qui ont marqué l'histoire de la famille ou sur les coutumes et croyances qui lui sont chères... On parle aussi de la mère des enfants, de sa naissance, sa scolarité, sa vie professionnelle, et, le cas échéant, de sa maladie et de sa mort. Les mêmes questions seront posées à propos du père ou des pères. Les thèmes ainsi évoqués ne font pas explicitement référence à la sexualité et à la mort, ni au sida, mais ils se prêtent à une discussion

sur ces sujets. L'important est le climat dans lequel est menée la conversation. Les médiateurs créent ainsi les conditions pour qu'un espace sûr, propice à un échange de parole libre.

- 4.3.2.2. **Amorcer le dialogue avec un ou plusieurs mots** qui aident à écrire, à raconter une histoire : Je voudrais dire... Notre famille est originaire de... Tes grands-parents s'appelaient... Dans nos valeurs traditionnelles il y avait... Quand j'étais petit... Quand j'ai découvert que... Quand j'étais écolier... etc.
- 4.3.2.3. **Organiser, si nécessaire, une session de suivi** pour échanger sur les difficultés rencontrées en pratiquant les cahiers de souvenirs avec les familles, partager ces difficultés et chercher ensemble des solutions. Évoquer ensemble les résistances ou les hésitations que les médiateurs auront rencontrées chez les familles, par peur d'être jugées, par besoin financier, par maladie, ou encore comprendre les difficultés rencontrées éventuellement dans leur travail pour l'association : difficultés de transport, surcroît de travail, manque de reconnaissance. Évaluer les besoins pour mener à bien cette action.

5. Conclusions

Au cours des premières années de l'épidémie de sida, les associations d'aide ont concentré leurs efforts sur les besoins matériels des enfants. Cependant, leurs besoins psychologiques et émotionnels paraissent aujourd'hui tout aussi importants. Cette réalisation du cahier de souvenirs permet aussi aux parents de se confronter à la maladie et d'aider les enfants à amorcer le processus du deuil, tout en constituant ensemble ce qui deviendra le bien le plus précieux de l'enfant. Sa confection, progressive, constitue aussi un outil de dialogue entre parents et enfants. En effet, les personnes en situation de deuil, de traumatisme ou de vulnérabilité peuvent, si elles reçoivent le soutien et les encouragements nécessaires, s'adapter plus harmonieusement à leur environnement et développer la *résilience*.

En créant un espace où les adultes peuvent raconter aux enfants l'histoire et en constituer la trace écrite, le projet des cahiers de souvenirs espère rendre les enfants plus résilients et ainsi plus à même de surmonter le traumatisme créé par la maladie et le décès de leurs parents. Ce travail que nous réalisons ensemble repose sur l'hypothèse qu'il est bien pour l'enfant de connaître son histoire familiale, aussi douloureuse qu'elle puisse être, à condition que le récit en soit donné dans un climat d'amour et de compréhension.

Ce cahier est la mémoire de l'enfant et le suivra tout au long de son enfance. Il sera précieux pour l'adolescent, le futur adulte ainsi que pour sa famille.



L'atelier de sensibilisation au cahier de souvenirs - 12 - 14 novembre 2009, Porto-Novo

L'atelier de sensibilisation s'est déroulé du 12 au 14 novembre 2009. ONG Action Sociale, via Eugène Aguemon et Aline Somakpo, a organisé toute la logistique de l'atelier : information par mail, recueil des inscriptions - 17 au total -, accueil des animateurs travaillant dans les régions du centre et du nord du Bénin. ONG Action Sociale, dans ce cas comme dans bien

d'autres, travaille au plus juste, sans la logistique de l'Unicef ou de toute autre organisation internationale, lesquelles, pour des actions similaires, emploient un budget de fonctionnement extrêmement important.

L'atelier s'est tenu à Porto-Novo, au siège d'ONG Action Sociale, plus précisément sur la terrasse du bâtiment de l'association : un vaste espace couvert, équipé de chaises à tablette pour les participants, d'une grande table et d'un paper board pour les intervenants.

MATINÉE DU JEUDI 12 NOVEMBRE

1. Présentation de chaque participant

Eugène Agumon ouvre la cession et mène les présentations. En guise d'introduction, il souligne l'intérêt du cahier de souvenirs, l'importance de conserver la mémoire de son histoire. Il remercie les animateurs d'être venus parfois de bien loin et de s'être rendus disponibles à l'égard des enfants qu'ils accompagnent, de s'être dégagés des problèmes des enfants pour cette formation, et les exhorte à parvenir à laisser ce temps dégagé durant ces trois jours. Il les remercie de pouvoir se concentrer pendant le stage afin notamment d'être en mesure de transmettre l'enseignement reçu à leurs collègues qui n'ont pas eu la chance de venir. Il évoque l'intérêt du cahier pour lutter contre le lévirat⁸.

Le délégué de la Direction départementale du ministère de la Famille et de la solidarité pour la région de l'Ouémé et du Plateau⁹ remercie l'ONG Action Sociale pour son travail de chef de file auprès des orphelins et enfants vulnérables. Il loue « *le courage et l'espoir inlassable contre les nuages qui s'amoncellent à l'horizon de ces enfants vulnérables.* » Le délégué reconnaît la force d'impulsion d'ONG Action Sociale auprès du ministère, alors que l'on pourrait s'attendre au contraire, et remercie encore l'association pour cette sensibilisation à un outil encore inconnu de lui. Deux de ses émissaires, Béatrice et Sidonie, assistantes sociales responsables de Centres de Promotion Sociale - bien que ne figurant pas sur la liste des inscrits - assisteront à notre atelier¹⁰. Nous sommes toutes deux remerciées pour notre initiative autofinancée, la disponibilité que nous avons dégagée, laissant nos occupations quotidiennes pour venir sur nos congés. Le délégué de la Direction départementale du ministère de la Famille déclare l'ouverture de l'atelier.

Pascale Lemare et Agnès Muckensturm se présentent.

Chaque participant se présente, à la demande d'Eugène Agumon, et fait part de ses attentes :

⁸ Il s'agit d'une pratique sociale locale selon laquelle le frère du mari décédé épouse la veuve qui le rejoint avec ses enfants. Bien souvent, ce second mari récupère ses biens et les vend avant de se débarrasser d'elle et des enfants. Cette véritable spoliation, bien qu'illégale, est combattue trop faiblement par la société béninoise. En effet, au risque de se voir exclue de la famille, la femme renonce souvent à porter plainte.

⁹ Porto-Novo, capitale du Bénin, est située dans l'Ouémé, l'un des douze départements du Bénin. Voir annexe 1.

¹⁰ Il est à noter que ces fonctionnaires n'ont perçu à cette occasion aucun *per diem*.

AGAÏ Wilfried : Animateur
AGBO Béatrice : Responsable de Centre de promotion sociale, ministère de la Santé
AGUEMON Sylvain : Superviseur
ANANOU Lydia : Psychologue
AZONNANON Apollinaire : Chargé de conception, suivi et évaluation des projets
BAKARY Yazid : Animateur
CHABI G. Aïssatou : Animatrice
DJOKPE Paulin : Superviseur
EKLOUE Léonard : Animateur
HOUNDO Blandine : Animatrice
HOUNKANRIN Clément : Animateur
HOUNKONNOU Sidonie : représentante du ministère de la Santé
HOUNSINOUE Fernand : Superviseur
HOUSSOU Chantal : Animatrice
SOMAKPO Aline : Coordinatrice des programmes
SOSSA Irénée : Psychologue
YANSUNNU Catherine : Animatrice

Aucun d'eux n'a entendu parler de *Memory book* ou de cahier de souvenirs. Ils souhaitent « *apprendre cette nouvelle technique et nouvelle stratégie pour la mise en œuvre du suivi des enfants* », « *apprendre des techniques de rédaction* », « *parvenir à mesurer l'impact psychologique de la rédaction du cahier sur les enfants et les familles* », « *comprendre comment faire sur le terrain, comment manipuler l'objet...* » « *Ils souhaitent que cette formation leur permette de parler ensemble, de collaborer, d'utiliser le même langage au sujet de cet accompagnement de proximité à l'attention des familles.* »

Nous renonçons à procéder aux présentations croisées telles que nous les avons prévues, exercice que nous ne maîtrisons pas spontanément, d'autant que les présentations sont superficiellement déjà faites ! Reste qu'il nous manque des informations qui auraient été précieuses, comme par exemple les raisons qui ont motivé leur orientation professionnelle, et le choix du domaine du sida en particulier.

2. Présentation de l'atelier et de ses objectifs

Le programme et les objectifs de l'atelier et la définition du cahier sont présentés par Pascale. L'échange s'amorce très vite. La question de la révélation du statut du parent à l'enfant apparaît d'emblée pour les animateurs comme une difficulté : au Bénin, la séropositivité ou la maladie est rarement révélée à l'entourage.

En attendant que le film puisse être projeté sur un écran de télévision - plus adapté à la lumière du jour que la surface blanche peinte sur le mur prévue à cet effet - nous présentons le « Cahier de Sadya » (voir annexe 2), chacun lisant à voix haute un paragraphe.

3. Projection du film de Christa Graf, *Memory Book*

Lorsque le matériel est prêt, débute la projection du film de Christa Graf. L'attention est soutenue, et le fait que quelques personnes s'absentent quelques minutes, nous le comprendrons plus tard, est motivé par une grande émotion. (« *Ce film, c'est ce que nous vivons.* »)

Au vu de nos échanges préalables, Pascale note plusieurs extraits des témoignages des protagonistes du film, propos sur lesquels il lui paraît important de revenir :

- « Faire de son état une force pour développer sa vie et accompagner d'autres. La perception qu'il y a des gens qui ont moins que moi a été générateur de prise en main. »
- « Si vous mourrez un jour, vos enfants seront préparés. »
- « Le sida a rendu les femmes plus fortes. L'association les aide à assumer leur situation. »
- « Tout lui raconter et lui demander pardon, lui dire combien cela me fait de la peine que l'on ait toutes les deux le sida. Quand je pense à quelque chose, je le note dans son cahier. On ne dit pas assez de choses à ses enfants. » Le fils aîné écrit sous la dictée de la mère.
- « J'espère que mes mots aideront mes enfants ; quand ils liront le cahier, ils auront l'impression que je leur parle ; cela sera un guide pour eux. »
- « Je t'écris un conte pour que tu ne deviennes jamais comme cette fille... pour que cette histoire te serve de leçon. Quand je te demande de participer aux tâches ménagères, c'est pour ton bien. Et c'est moi qui ai écrit, Harriet, ta mère. »

À l'issue de la projection, nous faisons une pause pour déjeuner. En bavardant un peu avec les uns et les autres, nous avons le sentiment que désormais, grâce à ce film, chacun a parfaitement compris la fonction et l'utilité du « cahier de souvenirs ».

APRÈS-MIDI DU JEUDI 12 NOVEMBRE

Lorsque nous reprenons l'atelier, nous faisons un tour de table afin que chacun fasse part de ses remarques au sujet du film, mais également au sujet du « Cahier de Sadya ». Il en ressort cinq principes forts :

- Raconter et d'écouter.
- Transmettre l'histoire, les souvenirs.
- Dire les faits, bons ou mauvais.
- Aller à l'encontre des pratiques habituelles qui évitent de raconter le passé et ignorent ou contournent la vérité.
- L'écrire sur le cahier.

Voici quelques-uns des extraits de ces échanges.

Apollinaire : - Avant cela [*raconter*] se faisait. Cela relève de ce que nous devons faire pour relayer la société et la garder en équilibre, la garder pour qu'elle ne disparaisse pas. J'ai été obligé de sortir pendant le film car ça m'a fait trop pitié. J'ai eu envie de faire le cahier dans ma pratique mais aussi de le faire pour ma famille. On doit le pratiquer qu'on le veuille ou non, mais on doit le préparer, conseiller la famille, y aller avec douceur pour recueillir toutes les informations. Car une situation malheureuse, si c'est trop malheureux, cela risque d'arrêter, on ne doit pas se laisser aller et poursuivre le recueil. Il faut de la douceur, des conseils, faire l'éloge de la situation avant de parler des faiblesses.

Pascale : - En effet, cela nous concerne tous, malade ou pas, tout le monde peut le faire car les parents - souhaitons-le - meurent avant les enfants. Est-ce qu'ici l'on raconte aisément les histoires de la famille ou pas ?

Béatrice : - Au temps de nos grands-parents, on le faisait oralement sur tout ce qui se passait. Chaque enfant retenait. Il faut d'abord sensibiliser à le faire d'abord oralement.

Pascale : - Ce sont ces mêmes histoires que l'on écrira. En fait, on écrit ce que les grands-parents racontaient. Il faut partir de l'idée que l'on va écrire ce qui s'est toujours raconté, mais autour d'un cahier préparé, que l'enfant pourra conserver. Et vous, professionnels, vous savez en plus qu'il faut le faire pour aider l'enfant à grandir au mieux. C'est fait pour consigner l'histoire de la famille et celle de l'enfant, c'est aussi l'occasion de dire ce qui concerne la maladie, la mort, la transmission du sida. D'autant que j'imagine que l'enfant à qui est racontée l'histoire de ses parents peut demander de quelle maladie ils souffraient.

Aline : - Mais chez nous c'est facile de dire « c'est comme ça ! » et on ne donne pas d'explication. Par exemple : « on ne se lave pas en sifflant ». Et c'est fini ! On ne permet pas à l'enfant de poser des questions à un adulte car on ne souhaite pas la sorcellerie.

Clément : - Je n'ai pas gardé grand-chose de ma famille et je le regrette. Et chez vous, comment est-ce ?

Agnès et Pascale : - Nous avons des albums photos sur lesquels on colle des photos prises tout au long de la vie et surtout lors des événements importants. Mais cela tend peut-être à se perdre avec les photos numériques qui restent sur l'ordinateur sans être tirées sur papier. Maintenant il y a aussi dans le commerce des albums de naissance, préparés pour l'enfant.

Pascale : - Le cahier est un canevas, on peut rajouter ou retrancher des rubriques. Elles permettent de ne rien négliger, de ne pas laisser de côté une information pour tout rapporter à l'enfant.

Il est alors question de l'histoire de la mort du sida d'un enfant, que les parents expliquaient par le passage d'un oiseau nocturne, ce jour-là, au-dessus de lui.

Aïssatou : - Dans le film, Harriet va voir le marabout. Faut-il dire cela aux enfants ? Je ne le pense pas.

Léonard : - Cette partie du film montre qu'on peut aller voir un thérapeute, ça fait partie du parcours de soins. Cela réduit les conflits entre milieu traditionnel et milieu médical, il faut une collaboration pour assurer le traitement, il n'y a pas de contradiction, ce type de thérapeute existe.

Irénée : - À un moment, j'ai éprouvé une grande tristesse. L'Afrique est vraiment riche et sa richesse est mal exploitée car on manque de références. Nous avons le problème de la transmission juridique des biens des parents : c'est pourquoi il faut habituer la population à écrire, cela fait partie de l'éducation.

Paulin : - Le film été très émotionnel à mon niveau. Je ne veux pas nommer handicap le manque d'écrit chez nous, car pour moi c'est un problème anthropologique. L'écrit remplace l'oralité, je suis d'accord, mais les parents ne seront-ils pas tentés de ne raconter que les bons souvenirs ? Tentés de dire autre chose que ce qui est le réel ? Il faudrait une méthode très variable selon les familles.

Pascale : - Effectivement, écrire le récit de la vie peut aussi être utile pour qu'une autre personne ne vienne pas raconter à l'enfant des histoires. C'est le protéger d'une réécriture de sa propre histoire.

Catherine : - J'ai bien aimé ce téléfilm, c'est ce que nous vivons : des enfants sont laissés à eux-mêmes et ce cahier est là pour que l'enfant se repère. Il nous faut sensibiliser nos cibles pour que nos enfants ne soient pas délaissés.

Paulin : - C'est vrai l'Afrique s'épuise avec nos vieux parents qui racontaient des histoires, cette pratique n'est plus à la mode à cause de la télé, et aussi parce que les parents n'ont plus le temps de s'occuper des enfants, ou encore que les grands-parents vivent moins avec les enfants. Moi je vois que c'est important, il y a un acte, un écrit. L'enfant dira : « Voilà d'où je

viens » et cela l'aidera à se comporter dans la société. Mais il y a le problème de l'analphabète qui n'y verra pas l'utilité.

Fernand : Il faut une familiarité avec la famille pour écrire pour elle. Et si ce n'est pas le cas, cela ne sera pas possible. C'est un travail de longue haleine pour le faire comprendre aux parents, ils doivent être imprégnés de la chose. L'autre problème avec le sida, c'est qu'il y a tant d'ONG et d'associations qui s'occupent du sida, que le sida « c'est bon, c'est riche ».¹¹.

À propos de cette perception du « sida business », les uns et les autres donnent des exemples :

- le responsable d'une association qui, dans sa propre maison, dit que le sida n'existe pas.
- le père qui vient prendre son traitement à l'association mais, comme il n'a pas révélé sa maladie à sa famille, ne peut leur apporter les vivres donnés par l'association pour sa femme et ses enfants.
- l'homme très malade dont tout le monde pense qu'il a le sida. Mais lorsqu'il fait le test, celui-ci s'avère négatif. L'homme dit alors : « Non, injectez-moi le sida ! » car c'est aujourd'hui une richesse, un « business » qui permet d'obtenir les aides nombreuses comme l'assistance médicale, une aide alimentaire et scolaire pour sa famille.

Pascale : - Je pense à vous, au poids que vous avez le soir quand vous rentrez. Il faut aussi écrire cela, et écrire sur votre pratique.

Paulin : - Il faut faire attention à la tendance à ne pas parler de la réalité quand elle n'est pas bonne.

Apollinaire : - On camoufle. L'initiation varie d'une culture à une autre, les hommes sont avec des papas les femmes avec les mamans¹². Si un homme a deux femmes, on pense que sa maturité est poussée car il gère deux ménages à la fois, qu'il est fort car il est capable d'avoir deux stratégies.

Aline : - C'est la stratégie de camouflage !

Paulin : - Dans ma zone (Abomey/Bohicon), le centre social me dit que je ne peux pas aller dans telle famille. Je dis : je vous suis pour une visite à domicile. La femme n'a informé ni son mari ni sa famille qu'elle est séropositive. Il se pose le problème de l'allaitement et son entourage lui demande chaque fois : « pourquoi tu ne lui donnes pas le sein ? » C'est un non-sens du travailleur social...

Pascale : - On peut commencer à réaliser un cahier de souvenirs avec ceux qui sont d'accord, et qui eux-mêmes en parleront aux autres, tout ne repose pas que sur vous. Je crois beaucoup

¹¹

¹² Apollinaire fait sans doute référence à la partition de genre qui présiderait à l'éducation des enfants : les fils sont avec les pères, les filles avec les mères.

à l'efficacité des groupes : être ensemble, parler, partager la même problématique, cela donne une force. On ne peut pas obliger les gens, donc on va prendre des biais pour parler de l'histoire, des racines...

Blandine : - Je pense qu'on peut obliger à faire le cahier. J'ai l'exemple d'un frère et d'une sœur qui sont chez leur tante. Le garçon s'étonne que sa sœur ne prenne pas des médicaments à la même fréquence que lui. Comment le dire ? Comment des boutons ne se transforment pas en plaies ? Je connais la tante, mais je n'ai pas d'intimité pour lui parler. Il faut qu'elle soit disponible pour que je lui parle, pour qu'elle parle à l'enfant, mais aussi il faut l'aider à consoler l'enfant, qu'elle soit disponible pour s'intéresser à lui après le choc de la révélation du statut, qu'il ne se retrouve pas tout seul. Beaucoup de personnes ne le disent pas à l'enfant. Une femme me demande : « S'il te plaît, ne dit rien » et moi je dis : « C'est à toi de le dire. ». Faire une causerie¹³ ce n'est pas possible, mais pour autant cette femme doit écrire quelque chose à ses enfants.

Pascale : - Et si vous veniez avec le cahier, en disant voilà ce que l'association a lancé ?

Lydia : - Il faut d'abord en parler, avant qu'ils acceptent de commencer.

Pascale : - Mais cela peut permettre à la mère de s'appuyer sur vous. Et que pensez-vous de cette réunion, du groupe ?

Yazid : -Le cahier en question est adressé seulement à un enfant. Donc il faut faire différemment pour chaque enfant ? Peut-on faire un cahier pour plusieurs enfants ? Si je constate que l'acte de naissance est chez l'oncle, il faut le récupérer. Il faut donc un suivi, cela ne pourra pas être comme la femme dans le film qui dit : « Chaque fois que j'ai une idée, je la mets dans le cahier. »

Pascale : - Les enfants vont-ils vivre ensemble toute leur vie ? De mon point de vue, c'est un outil thérapeutique pour l'enfant, c'est un support pour son identité. Vous êtes les garants du suivi si vous êtes convaincus que c'est un bon outil. Est-ce que l'enfant sait écrire ?

Aline : - Pas tous. Un enfant de huit ans ne sait pas encore écrire ; il apprend à comprendre et parler le français à l'école et en même temps à écrire en français, mais ce n'est pas sa langue.

Apollinaire : - On commence seulement à écrire dans notre langue, un ministère va être créé pour ça. C'est la tendance en Afrique, le Burkina est en avance sur nous. Il y a autant de langues, autant de coutumes : 52 ! 75 !

Aline : - D'abord, l'enfant apprend à former les lettres, puis à les agencer en b-a ba à partir de la deuxième année. À la maison on ne parle que sa langue. En plus, maintenant, les enfants apprennent à lire et écrire par la méthode globale. En fin de CM2, ils ne savent pas encore former une phrase.

¹³ une discussion, un témoignage

Pascale : - Peut-être les plus âgés peuvent-ils aider les plus jeunes. Un beau cahier peut donner envie d'apprendre à bien lire ou écrire, cela peut être un moteur, on a parfois besoin d'un stimulant, surtout quand on ne voit pas ses parents lire ou écrire.

Aissatou : - Pour moi donc, le cahier de mémoire c'est un cahier très utile qui permet à l'enfant de découvrir son identité et aussi ça va permettre de répondre à des problèmes juridiques : ce qui appartenait au papa et à la maman, et comme ça, même après leur décès, il peut réclamer. Mais je vois un handicap d'ordre culturel : chaque région a sa coutume et elle ne permet pas de raconter ce qui s'est passé « avant ». Moi je suis quelqu'un qui posait toujours beaucoup de questions, avec mon papa il n'y avait pas de problème, mais avec ma maman...

Apollinaire : - Non, ce n'est pas par coutume, c'est par ignorance ou méconnaissance. D'où l'importance de préparer l'écriture de ce cahier, sinon on risque de se faire mettre dehors. En fait, il faut commencer avec ton papa et ta maman et pas à la génération précédente. Il faut donc un gros travail préalable pour faire comprendre l'importance de l'outil, parce que c'est comme une révolte des enfants contre les parents qui auraient voulu cacher certaines choses. Donc, à vous les intellectuels de faire une sensibilisation.

Blandine : - Je connais un enfant adopté, on ne lui a pas dit. On a dit aux parents de le faire ils l'ont fait quand il était en classe de première, alors il a quitté la maison. Donc il faut y aller doucement, faire une préparation psychologique. Il y a des enfants *jetés*¹⁴ tous les jours dans la maternité ou dans la brousse.

Chantal : - Deux sœurs, qui vivent pourtant sous le même toit, ignorent l'une et l'autre que chacune est infectée.

4. Synthèse

L'utilité, le bien-fondé du cahier de souvenirs se déploie alors dans plusieurs directions, au-delà du premier objectif visé : construire un support d'identité pour l'enfant qui pourra s'appuyer sur un récit, des éléments vécus, des informations, concernant ses origines. Son existence-même et la proposition de le réaliser pour tel enfant au sein d'une famille - et même d'une famille d'accueil - pose la question de l'évocation de la cause de la maladie ou du décès du parent.

L'un des effets de la révélation du statut dans le cadre d'un accompagnement social collectif est, en partageant son statut avec d'autres, la prise de conscience que l'on n'est pas seul à être infecté par le virus. Un autre effet est qu'à partir de cette connaissance, on apprend comment le virus se propage - ou pas, ce qui conduit à appliquer des mesures de préventions, comment il se développe - ou pas, ce qui induit une prise régulière et adaptée du traitement ARV. On est alors en mesure d'enseigner ces connaissances pratiques autour de soi dans son environnement quotidien et donc d'être un vecteur de la prévention. Autre effet consécutif

¹⁴ Allusion à une pratique d'abandon des bébés.

de la révélation du statut, la liberté de parole sur ce sujet entre personnes concernées, qui participe à l'évolution des mentalités quant aux représentations du sida dans la société.

Pour autant, la question de la révélation du statut par rapport au sida ne me semble pas l'objet principal du cahier de souvenirs. Celui-ci a pour but de mettre en mots une partie de la vie du parent et celle de l'enfant en créant une passerelle entre passé, présent et avenir. Les motivations personnelles d'un parent à s'engager dans le travail de mémoire sont à la fois de retracer sa généalogie pour que ses enfants connaissent leurs racines, et d'entamer un dialogue entre les membres de sa famille et avec les enfants. Il peut donc être utile pour n'importe qui d'entre nous, malades ou pas, malade du sida ou de n'importe quelle autre maladie.

MATINÉE DU VENDREDI 13 NOVEMBRE

1. S'entraîner à écouter et à écrire

Nous nous organisons en binôme, et présentons la deuxième phase de l'atelier, qui concerne l'écriture. Voici quelques-uns des textes, tels qu'ils ont été écrits puis lus.

J'aime/je n'aime pas

Pascale donne des exemples :

Roland Barthes¹⁵ : « *J'aime : la salade, la cannelle, le fromage, les piments, la pâte d'amande, l'odeur du foin coupé [...], les roses, les pivoinies [...], la bière excessivement glacée, les oreillers plats [...], les couleurs, les montres, les stylos [...], la musique romantique [...], marcher en sandales le soir [...]. Je n'aime pas : [...], les femmes en pantalon, les géraniums, les fraises [...], les dessins animés [...], la fidélité, la spontanéité, les soirées avec les gens que je ne connais pas [...].* »

En France, un ami franco-béninois m'a dit : « *J'aime l'ananas, le beignet de banane, la banane plantain frite, le beignet de haricot, l'igname pilé, la sauce feuille. Je n'aime pas la sauce gluante (obeyô), les rats palmistes (agouti ou ganzin).* »

Béatrice, Lydia, Apollinaire, Chantal : J'aime les fleurs, la propreté, les jolies maisons, une chambre à coucher bien décorée, les belles coiffures, les belles tenues, les hommes géants, la bonne cuisine, la franchise, le travail bien fait, la rigueur, la campagne. Je n'aime pas la malpropreté, la calomnie. Je n'aime pas les hommes gros, courts, violents, les sorties nocturnes, la paresse, la négligence.

Catherine, Sidonie, Paulin, Blandine : J'aime le sourire, rouler à moto, les femmes au volant, l'igname pilée, la pâte avec sauce gluante, les hommes minces, les travaux en groupe avec bonne ambiance. Je n'aime pas la paresse, le vol, la délinquance, le mensonge. Je n'aime pas le riz, les bananes, les boissons alcoolisées, les sorties nocturnes, la paresse, les mensonges, les tenues sexy. Je n'aime pas les critiques, le vagabondage.

Fernand, Sylvain, Wilfried, Aline, Yazid : J'aime le chic, la femme, la musique traditionnelle et le zouk, les petits poissons, les couleurs, la simplicité, les enfants, la rigueur dans le travail. J'aime beaucoup m'amuser avec les petits enfants, vivre en société, me déplacer, j'aime tout le monde particulièrement les femmes, manger la sauce de palme et la pâte, la banane, la pomme. Je n'aime pas l'akassa. Je n'aime pas quand les femmes sont très « minijupes », quand c'est trop poussé.

Clément, Irénée, Aïssatou, Léonard : J'aime les reproches confidentiels. J'aime beaucoup la religion, l'honnêteté, le respect de l'autre, j'aime beaucoup travailler et en même temps j'aime la reconnaissance. Je n'aime pas l'exploitation de l'homme supérieur sur les autres, je n'aime pas le blasphème.

¹⁵ In Roland Barthes par Roland Barthes, éditions du Seuil, Paris, 1995, p. 107.

Je me souviens

Pascale donne des exemples :

Pascale : « *Je me souviens de la colère de mon père au repas quand ma mère ratait la cuisine. Je me souviens d'un rire ou un fou-rire, du tic de la directrice, sa bouche se tordait en nous disputant et nous avions des fou-rires incontrôlables. Je me souviens d'une frayeur. Je me souviens d'un cadeau donné : du rouge à lèvres que j'avais offert à Léonce pour qu'elle soit plus belle. Je me souviens d'un cadeau reçu : du flacon de parfum qu'Emmanuel m'avait rapporté de son voyage. Je l'ai toujours.* »

Alpha Blondy, chanteur ivoirien : « *Quand nous étions petits, nous voulions tous devenir yéyé. Et dans le quartier, tous les week-ends c'était boum surboum. Y'avait les fétiches, les Djinnahouroux, Black Devils, Djinns music, new system pop, on était Pop !* »

Romuald Hazoumé, artiste plasticien béninois¹⁶ : « *Un beau jour, j'ai pris mes toiles et je suis allé au ministère de l'Artisanat et du tourisme, en cherchant à rencontrer un directeur, n'importe quel directeur. Il m'a demandé si les toiles étaient de moi et m'a présenté à une dame, qui voulait m'offrir deux vernissages. J'ai cru que c'était du vernis pour mes toiles !* »

El Hadj N'Diaye, chanteur sénégalais¹⁷ : « *Je me souviens ces moments de pensées confuses / Je me souviens ces moments où nos cœurs s'unissaient / Je me souviens ces moments où nous étions les meilleurs amis du monde / Je me souviens ces moments où tu acceptais mon épuisement / Ces petits riens auxquels tu m'as habitué / Ne pars pas, je t'en prie ne me laisse pas.* »

Amadou Hampâté Bâ, écrivain malien¹⁸ : « *Je me souviens quand j'eus atteint l'âge de sept ans, un soir, après le dîner, mon père m'appela. Il me dit : « Cette nuit va être celle de la mort de ta petite enfance. À partir de cette nuit tu entres dans ta grande enfance. Tu seras tenu à certains devoirs.* »

Mariama Bâ, écrivain¹⁹ : « *Tu te souviens de ce train matinal qui nous emmena pour la première fois à Ponty-Ville, cité des normaliens dans Sebikotane. Ponty-Ville, c'est la campagne encore verte de la douche des dernières pluies, une fête de la jeunesse en pleine nature, des mélodies des banjos dans les dortoirs transformés en pistes de danse, des causeries le long des allées de géraniums ou sous les manguiers touffus.* »

Aissatou : Je me souviens d'une jolie poupée aux cheveux longs avec une robe blanche que mon papa m'avait offerte quand j'avais six ans. Je me souviens de la rigueur qui qualifiait mon grand-père. Je me souviens de la joie que j'ai eue à l'annonce de ma réussite au CEP.

¹⁶ In Romuald Hazoumé, *La bouche du roi*, éditions Flammarion, 2006.

¹⁷ Extrait de la chanson *Ces petits riens*, XEL, worldvillage/Harmonia Mundi, 2001.

¹⁸ In Amadou Hampâté Bâ, *L'enfant peul*, Le livre de poche, 1993.

¹⁹ In Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Le livre de poche, 2001.

Irénée : Je me souviens de mon premier voyage sur Lomé, du jour de l'obtention de mon premier tableau d'honneur au collège, de ma première sortie en groupe, du temps de la maladie de mon papa, du jour de ma réussite au bac.

Catherine : Je me souviens du jour de ma première communion, la chaîne que ma tante m'a offerte et que j'ai gardée jusqu'à ce jour. Je me souviens un jour de grève en classe de CE où j'ai perdu tous mes effets de l'école, jusqu'au kaki²⁰. Je me souviens de ma prise de service à Pobé où je ne maîtrisais pas trop la langue et les localités.

Lydia : Je me souviens de mon baptême de l'air, de mon premier voyage en avion, j'avais eu sérieusement peur. Je me souviens de mon premier cadeau d'anniversaire qui m'a fait pleurer à l'âge de sept ans. Je me souviens de ma réussite au bac : après l'annonce de mon admissibilité au bac, j'étais guérie du paludisme dont je souffrais.

Paulin : Je me souviens du jour où j'ai mis les pieds à l'école pour la première fois. J'étais inquiet parce que j'ai vu un homme bien habillé : c'était mon maître. J'avais six ans. Je m'accrochais trop dans ce temps à mon papa. Je n'étais pas content. Le maître m'a un peu amadoué afin de me rassurer. Il me proposait de petits trucs, des bonbons. J'étais triste je voulais suivre mon papa qui m'a dit : « Non, tu vas revenir à la maison à midi. » Je me souviens de mes vacances au village avec ma grand-mère paternelle. Malgré nos âges en ce temps-là, elle nous mettait encore au dos, elle nous préparait des mets typiquement villageois très délicieux. C'est maintenant qu'on comprend que c'est de l'amour qu'elle éprouvait pour ses petits-fils. Elle nous racontait des histoires de notre grand-père que nous n'avons pas eu la chance de connaître. En ce temps-là, quand on avait joué et qu'on était fatigués, elle nous prenait, elle nous lavait et nous obligeait à manger. Elle n'aimait pas qu'on dorme à jeun. Quand la rentrée s'approchait, on regrettait toujours de la quitter. Parfois, on proposait à notre papa de l'emmener avec nous. Elle est morte depuis 1993. Elle devait avoir 95 ans.

Se présenter par le prénom/le surnom

Exemple : « *Je m'appelle Pascale. Mon prénom a été choisi d'un commun accord par mes deux parents. C'est un prénom d'origine chrétienne alors que mes parents ne sont pas très religieux. Ce prénom est aussi porté par des garçons.* »

On peut enrichir cette présentation de soi en se situant dans le temps : j'ai grandi en même temps que tel ou tel événement de toute sorte : coupe du monde ou tournoi de foot, sécheresse ou pluies, arrivée d'un nouveau maître d'école, installation d'un cybercafé dans le quartier, naissance, mariage, décès, achats et ventes, travaux saisonniers, événement politique (élection, guerre), construction d'un édifice public, gros achat familial.

²⁰ L'uniforme couleur kaki que portent les écoliers.

Un ami franco-béninois m'a dit : « *Je suis né en 1972 avec le gouvernement militaire. Quand j'ai eu 2 ans, le pays a perdu ce nom de Dahomey que j'aime bien. Je suis fier d'avoir connu le premier gouvernement démocratique à 18 ans, en 1990.* »

Je m'appelle Apollinaire, un prénom rare qui m'a été donné par mes deux parents en référence au Saint Apollinaire, un saint qui a réussi sur son parcours malgré beaucoup d'obstacles, surmontés grâce à sa sagesse et sa persévérance. On enregistre peu de naissance sous l'apparition de cette planète. Il n'est pas utilisé par mes parents, ils m'appellent plutôt « le chanceux » parce qu'ils ont eu cinq filles avant et j'ai eu la chance de venir après.

Je me nomme Chantal Fiffané Catherine. Le prénom Chantal m'a été donné en souvenir d'une religieuse qui s'appelait Chantal. La religieuse Chantal était très habituée à mes parents puisque mon papa dirigeait une chorale avec cette religieuse. En effet à ma naissance, la religieuse était affectée. Pour que mon papa en particulier se souvienne d'elle, la religieuse m'a donné le prénom Chantal qui a été accepté par mes parents. Par ailleurs, le prénom Fiffané m'a été donné par mon oncle paternel. Mon oncle devait de l'argent à maman qu'elle réclamait chaque fois. Alors l'oncle l'a toujours traitée de *sévère* d'où l'enfant qui est s'appellera Fiffané qui signifie : « Ne sois pas si sévère », en souvenir de ma mère qui lui demandait toujours de penser à rendre l'argent. Et il lui a dit : « J'espère que ta fille ne sera pas comme toi ! »

J'ai deux prénoms. Mon premier prénom à l'état civil c'est Aïssatou, c'est un prénom musulman qui signifierait « la miséricorde ». Le second, ne figurant pas à l'état civil est d'origine royale, du royaume du Nikki, est Gueya, dont j'ignore la signification. De même, j'ai plusieurs surnoms, le premier m'a été donné par mes parents, c'est Aïssé, tiré de Aïssatou. Le second, Aï, venant toujours de Aïssatou est plus utilisé par les amis et les collègues de service. NB : le prénom Aïssatou m'a été donné par mes parents, alors que le prénom Gueya a été le don de mon grand-père paternel Saka Yarou Tinra.

Mes prénoms sont Sossa et Paulin. Sossa est un prénom typiquement africain, béninois même. C'est un prénom qui se donne dans le sud du Bénin au deuxième garçon issu de parents adeptes du vaudou du dieu du tonnerre, Xèbiosso. Paulin est un nom chrétien dont j'ignore l'explication : ce nom m'a été donné par mes parents qui ne sont pas des chrétiens, donc je vois que c'est par effet de colonisation, le suivisme, que j'ai ce nom. S'il n'y avait pas la colonisation, je m'appellerai seulement Sossa Djokpé. J'aime davantage le prénom Sossa que Paulin parce que cela vient de ma culture, cela montre mon identité culturelle partout où je passe dans le monde. Cela me permet ainsi d'extérioriser ma culture. Je n'ai pas honte de prononcer ce prénom dans des réunions ou des manifestations contrairement à d'autres Africains qui ont honte ou qui n'aiment pas prononcer leur prénom endogène. En Afrique, les prénoms ont toujours une signification. Le nom qu'on donne à son enfant est toujours lié à un événement malheureux ou heureux qui se produit au moment ou un peu avant la naissance.

Je m'appelle Catherine et mon surnom est Mahoutin. Ce nom m'a été donné par mes deux parents. Car le jour où mon papa a appris que sa femme était enceinte, il est

parti à Lomé pour travailler. Passés des mois, on n'avait pas de nouvelles. Ma maman s'inquiétait beaucoup. Et mon papa est apparu le jour-même de l'accouchement. Il a acheté après sa première moto. Et en cela il a appelé sa fille Mahoutin : Dieu existe et il a exaucé ma prière. Sédé est mon deuxième surnom parce que je suis née un dimanche, et ma grand-tante (sœur de mon papa) a donné ce surnom qui signifie : le dimanche est là. Catherine, ils ont choisi sur le calendrier. Je suis née le 7 novembre, c'est Karine, mais mon papa a refusé, il a préféré Catherine. C'est une fille qu'il aime bien. Mon papa m'appelle Sédé, ma maman aussi. Catherine, c'est à l'école, mes collègues au travail.

La petite histoire dans la grande histoire

Léonard : Je suis né le 31 mars 1978, six ans après l'arrivée du régime militaire révolutionnaire du camarade de lutte Matthieu Kérékou. Ma petite enfance ne m'a pas permis d'avoir conscience des événements de ce régime. Je suis né à Kpozoun, dans la commune de Za-Kpota, dans le département du Zou en République Populaire du Bénin.

Clément : je suis né en 1965 au temps de la colonisation. Je suis resté un an et trois mois dans le ventre de ma maman. Un an et demi après ma naissance, comme me le racontait mon papa, je m'amusais sur la cour avec mes amis en pleine journée et mes parents constatèrent ma disparition. C'est tout comme si j'étais disparu. Ils m'ont cherché partout et je n'ai pas été retrouvé. Grâce à l'intervention de plusieurs bokonos²¹ qui disaient à mon papa que j'avais été emporté par les sorciers et actuellement que je me trouvais à l'intérieur d'un arbre qui s'appelle iroko. Et mon papa a demandé : « Qu'est-ce qu'il faut faire pour qu'il revienne ? » L'un des bokonos a dit : « il faut lui donner des poulets, des moutons et quelques objets de sacrifices ». Et après tout cela, j'ai été relâché. Très souvent je repense à cette histoire. Je n'ai pas eu peur, je vivais avec la nature. Je vivais avec des proches à l'intérieur de l'arbre mais je ne m'en souviens pas aujourd'hui. J'étais né au temps de la colonie, mon père allait en mission dans les autres pays et c'était grâce à lui qu'on avait des nouvelles. Avant de commencer l'école, j'étais jeune mais j'étais déjà âgé. J'ai été gouverné par plusieurs présidents de la république.

Sidonie : Née le 23 août 1955 à Cotonou, j'ai commencé les classes dès mon jeune âge. A l'âge de 5 ans le Dahomey accéda à l'indépendance. Mon papa mourut en 1968 quand j'intégrais la classe de 6ème au lycée Houffon d'Abomey. J'ai mon premier enfant à 25 ans. J'effectuerai 30 ans de service à 55 ans, où je serai admise à la retraite.

²¹ Thérapeute traditionnel mina et fon.

Description d'une grande personne de votre famille ou de votre entourage.

Le groupe déplore que nous n'ayons pas d'exemple à lui soumettre.

Léonard : La personne la plus importante que je connais dans ma famille est mon défunt père. En effet son importance est liée à son dévouement au travail, son aptitude à secourir n'importe quel membre de la famille en situation difficile, son aptitude à gérer les conflits conjugaux des membres de la famille, les conseils qu'il prodigue à ses enfants, garçons comme filles, en matière d'amour pour le travail bien fait, l'affection qu'il témoigne à ses belles-filles, ses petits-fils et surtout à ses enfants, sa générosité envers tous les membres de la famille, son aptitude à très bien gérer sa polygamie, sans léser ni frustrer l'une ou l'autre de ses épouses, l'importance qu'il accorde à l'éducation scolaire des enfants, sa bonne politique de gestion des biens de la collectivité dont il était le chef. Depuis son décès le 2 mars 1996, à l'âge de 82 ans, la famille a perdu la grande harmonie qui y régnait.

Irénée : Romain, monogame, un homme élégant, social, généreux est une personne très importante pour ma famille. Sa présence est indispensable pour les grandes décisions. Il sait écouter les gens, mesurer le pour et le contre des grandes décisions et participer aussi financièrement à la réalisation de ce qui est retenu de commun accord entre tous les membres de la famille. Il aime le travail bien fait et se consacre beaucoup à la famille. Il ne manque pas d'occasions pour faire l'histoire de la famille aux jeunes et les exhorter à la patience et à la sagesse dans leurs réactions.

Fernand : L'oncle Raïmi est un homme de courte taille, gros, au teint noir, qui aime toujours se coiffer avec simplicité. Il maîtrise l'histoire de la famille qu'il aime raconter aux autres membres de la famille. Incontournable et soucieux du devenir de sa famille, l'oncle Raïmi encourage les enfants qui ont le désir d'évoluer et amène les autres aussi à travailler toujours pour l'évolution de la famille. À chaque rentrée scolaire, il distribue des fournitures scolaires aux enfants. Il est modèle dans la famille.

Paulin : Mon grand-père, le papa de mon père, c'est un homme élancé, robuste. Il a plusieurs femmes puisqu'en ce temps-là c'est l'enfant qui constitue la grande richesse parce que celui qui a beaucoup d'enfant peut embraser beaucoup de surface, car les enfants constituent la main-d'œuvre sur qui comptaient les parents pour cultiver. Mon grand-père avait une surface incommensurable, il était aussi bokono. C'est un homme bien, qui fait beaucoup de bonheur aux gens. De son vivant, notre maison s'animait comme le grand marché : tout le monde venait de tous les coins, des gens qui avaient divers problèmes, il les aidait. Même si les gens qui consultaient n'avaient pas d'argent pour les sacrifices, mon grand-père prenait un de ses moutons ou un poulet ou un de ses objets, pour faire les sacrifices. Après, il recevait beaucoup de dons de ces gens-là, et même jusqu'à des femmes. Très vieux, il répondait à la question : « Est-ce que tu prendras encore en mariage une jeune fille ? » « Oui bien sûr ! Puisque je me retrouve encore à tous les niveaux : je suis un enfant, un vieux, un adulte, un bébé. Je suis encore dans le ventre de maman. Si quelqu'un veut me donner encore une femme qu'il le fasse elle sera pour mes enfants, mes petits-enfants, etc. » C'était un grand sage du

village, les gens le consultaient pour des conseils, les gens adhéraient à sa philosophie. Aujourd'hui, les gens exploitent encore ses pensées : « Djokpé a dit... » Cela se dit encore dans le village. Il était très vieux avant de mourir jusqu'à ce qu'on le mette au soleil pour le sécher. Il ne mangeait plus de trucs salés, que des colas. Il avait plus de 100 ans avant de mourir. Il est mort le 25 juillet 1966, je n'étais pas encore né. C'est ma grand-mère, mes oncles, mon père et des gens dans le village qui m'ont raconté cela sur ce personnage que j'aime beaucoup. Je veux l'imiter, c'est lui qui m'a incarné, il est mon djoto²².

Clément : Mon papa, c'est une grande personne de la famille, que tout le monde adorait. Il était le chef de la famille et de toute la collectivité, et en son temps, il a été nommé chef canton de Houazoumé et au temps de la révolution, en 1972, chef village. En ce temps, c'étaient les vrais révolutionnaires de l'époque, les autorités, qui l'ont constitué en tant que sage, personne-ressource. C'était un grand commerçant d'huile rouge, de palmiste et de sacs de haricots, de maïs. Dans les années reculées, c'est auprès de lui que les blancs venaient chercher leurs palmistes et l'huile rouge. Je lui ressemble physiquement. Il avait commencé le commerce avant ma naissance. Il sait lire et écrire mais il n'a jamais mis les pieds à l'école. Parce qu'il n'avait pas été à l'école, il voulait que ses enfants fréquentent l'école. Moi je lui ressemble, il m'aimait beaucoup et il aimait sortir avec moi. Et chaque fois, il me racontait un peu sa vie comment il a souffert, comment il a pris des chemins dans sa vie. Il était polygame. Il se prénomme Martin Azangou.

²² l'ancêtre qui a présidé à ma naissance

APRÈS-MIDI DU VENDREDI 13 NOVEMBRE

2. Présentation du cahier

Nous l'avons conçu comme un objet précieux, pour être conservé longtemps, protégé par sa pochette qui devient boîte à objets de souvenirs des parents, de l'enfant.

Sa matière : il faudrait ajouter une corde sur le sac en tissu pour le suspendre dans la maison afin de veiller à sa conservation. Lors de la fabrication avec la famille du cahier de souvenirs d'un enfant, la pochette en tissu pourrait être cousue dans le pagne de sa maman, le pagne qu'il avait bébé ou dans le tissu que l'on a utilisé le jour de l'enterrement de son parent.

Son format à l'italienne permet de le regarder à deux et d'y écrire facilement. Il est remarqué que la partie concernant le père est moins importante que celle consacrée à la mère, il n'y a notamment pas de cœur sur la page concernant ses souvenirs. Cela sera revu dans la version définitive.

Les rubriques :

- *Ta naissance* : on note ici le récit des événements et du contexte ayant entouré la naissance, tout ce qui concerne le prénom de l'enfant, on ajoute son acte de naissance.
- *L'histoire de la famille* : on peut noter ici l'origine de la rencontre et l'union des parents, le récit de la fête de leur mariage, les personnes spéciales importantes de la famille, etc.
- *La première fois* : que tu as marché, que tu as vu la mer...
- *Mes souvenirs favoris de toi* : à l'avenir on ajoutera à ce titre *les étapes de ta vie*. C'est ici qu'on peut noter les rites de passage : le baptême, la communion, la cérémonie de sortie de lune, l'initiation. Le jour où tu es devenu un homme (circoncision), les premières menstrues, etc.
Sur une des pages vierges, ajouter : *Tes espoirs pour l'avenir*. C'est une page que l'enfant remplira au moment de la rédaction du cahier, et où il inscrira ce qu'il aimerait faire plus tard, quand il sera grand.

MATINÉE DU SAMEDI 14 NOVEMBRE

1. L'arbre généalogique

Sur l'exemplaire qu'il a dans son dossier, chacun remplit son arbre généalogique. C'est un exercice qui n'est pas « naturel ». Pascale fait donc son arbre généalogique sur le paper board.

Le principe général de l'arbre généalogique est de le centrer sur le sujet pour qui il est réalisé - ici l'enfant - afin qu'il figure au cœur de la page avec ses deux parents. Au Bénin, la polygamie peut excentrer le sujet. Il y a donc besoin de dessiner plusieurs étapes successives pour construire l'arbre, de faire des brouillons nombreux avant de connaître la forme définitive qu'il prendra. Dans ce domaine, l'expérience des animateurs en situation sera précieuse, c'est la pratique sur le terrain qui donnera la réponse.

En effet, l'outil que nous proposons pour l'instant n'est pas parfaitement adapté. Nous allons le modifier afin de :

- miser sur la forme, et non pas sur la couleur, pour distinguer les sexes ;
- permettre d'ajouter un nom de famille à côté du prénom des ascendants car l'arbre généalogique peut mettre en évidence le fait qu'un nom se perde. Par exemple : « Mon grand-père a fait des exploits, alors on a changé son nom, donc je ne porte pas le même nom que mes oncles et cousins. »

Sur l'arbre de vie, on peut remplacer les photos par des dessins.

2. Les objets à collecter

Certains objets peuvent être collés dans le cahier de souvenirs. Il s'agit alors de :

- photos, dessins, coupures de journaux, cartes postales, calendrier, images de communion, de baptême, etc.

D'autres objets seront conservés dans la pochette qui devient, aux côtés du cahier de souvenirs, une sorte de boîte à souvenirs (*Memory box*). On pourra aussi, selon le volume des objets, fabriquer une boîte en bois. Ces objets peuvent être :

- les chaussures rédemptrices, le chapelet du bokono, des images de communion, les photos de mariage des parents, des objets liés à la profession du papa, par exemple son cahier de bord, un bijou de la maman...

3. Les questions auxquelles nous pouvons maintenant répondre :

- 3.1. Quel est selon vous le bon moment pour inviter les membres d'une famille touchée par le sida à raconter l'histoire aux enfants ? Quel est le moment propice pour les parents de révéler leur séropositivité à leurs enfants ? Comment envisagez-vous votre rôle et vos motivations ? Jusqu'où pouvez-vous aller lorsqu'il s'agit de discuter des problèmes d'une famille qui n'est pas la vôtre ? Quelles sont les limites de votre action ?
- 3.2. Comment gérez-vous les attentes de la famille quand dans un contexte de pauvreté, les familles ont tendance à attendre des intervenants extérieurs un soutien matériel et qu'il s'agit ici d'une autre forme d'aide ? De quelle manière vous assurez-vous que la famille a donné un consentement éclairé à votre intervention ? Faire parfaitement comprendre à la famille le but et les implications de la méthode des cahiers de souvenirs prend du temps et réclame parfois d'y revenir plusieurs fois.
- 3.3. Quels rôles jouent dans votre intervention les habitudes culturelles de la famille ? Les enfants ont-ils le droit de poser des questions aux adultes ? Qui parle aux enfants de la mort de leurs parents ? Sont-ils impliqués quand une décision concernant leur futur est prise ?
- 3.4. Dans quelle langue écrit-on : en fon (mina, ou autre langue) ou en français²³ ?
- 3.5. Comment garantir la confidentialité nécessaire au projet ? Les membres d'une famille craignent de divulguer des informations d'ordre privé à des personnes extérieures, ce qui est parfaitement compréhensible. Le sida rend cette question encore plus difficile, à cause de la honte associée à la maladie. Aborder cette situation exige beaucoup de tact pour créer une atmosphère de confiance afin que la méthode du cahier de souvenirs porte ses fruits. Pensez à expliquer l'importance de préserver les cahiers de souvenirs : où la famille conservera-t-elle le cahier ?
- 3.6. Maintenant que l'on connaît l'outil et la méthode, comment envisager que les personnes que vous accompagnez puissent transmettre ce qui peut paraître important pour l'enfant ? L'information ne vient pas uniquement des parents. Si ces derniers sont décédés, le recueil d'informations se fait auprès d'autres personnes qui peuvent avoir des souvenirs des parents (membres de la famille, fréquentations, voisins, membres de l'association...).
- 3.7. À quel âge on donne le cahier à l'enfant ? Comment en accompagne-t-on sa lecture ? L'enfant participe à l'élaboration de son cahier selon le niveau de son développement. Il est utile d'essayer de conserver une copie des éléments du cahier (et des photos avec les noms et les dates). Le cahier de vie appartient à l'enfant qui doit y avoir accès et pouvoir le consulter à chaque fois qu'il en manifeste le désir. Cela dit, il est intéressant qu'il soit aussi consulté par l'enfant avec un adulte responsable, de façon à ce que les documents soient l'objet de commentaires et de dialogue entre l'adulte et l'enfant.

²³ Au Bénin, la langue officielle est le français, langue d'enseignement, et donc, pour les personnes qui ont été à l'école, langue de communication entre les différentes ethnies. Les 7 millions de Béninois totalisent sur leur territoire une cinquantaine de langues (sans compter les dialectes). Parmi celles-ci, le fon est de loin la langue la plus importante puisqu'il est parlé par 24% de la population ; suivent le yorouba (8%), le bariba (7,9%), l'adja (6,2%), le goun (5,5%) et l'ayizo (3,9%).

3.8. Qu'est-ce qui vous a le plus frappé pendant cette session ? Voyez-vous des choses à améliorer ? Auriez-vous des suggestions pour l'organisation de futures sessions ?

4. Comment envisager la fabrication et l'utilisation du cahier de souvenirs ?

À ce stade de l'atelier, nous récapitulons tout ce que l'usage du cahier de souvenirs met en évidence : les principes de base, les précautions à prendre, les avantages et les enjeux. Puis nous échangeons sur la mise en œuvre des cahiers : comment faire connaître leur existence, comment en parler aux familles.

4.1. Les principes de base

Écrire tout simplement ce que l'on dit, ce que l'on vit. Écrire en français.

Écrire la mémoire de la famille pour renseigner les descendants.

Utiliser cet outil de « médiation » pour révéler la maladie, la cause d'un décès ou la raison pour laquelle on prend un traitement médical.

Cela dit, le cahier de souvenirs demeure une démarche possible pour tout parent qui souhaite transmettre son histoire au-delà de sa propre vie à son enfant. C'est un outil universel.

4.2. Les précautions à prendre

Il est très important de préserver la confidentialité du cahier de souvenirs. Et tout d'abord, de le conserver dans un endroit préservé, si possible sec, éventuellement dans une boîte dotée d'une serrure ou d'un cadenas dans les cas où il est impossible de déclarer la séropositivité afin notamment d'éviter le rejet familial.

Il s'agit ensuite de le conserver dans un endroit tenu confidentiel, dans la maison, voire dans les locaux de l'association. En effet, si la mère est enceinte et risque de ne pas survivre à l'accouchement, on fait le cahier avec la maman enceinte et c'est l'animateur qui le conserve.

4.3. Les avantages et les enjeux

Aller à la recherche et faire établir divers éléments d'informations objectives primordiaux : acte de naissance, actes de propriété/de patrimoine foncier, utiles pour la défense des droits de chacun. Participer ainsi à la constitution de repères et de fondements pour la société, dans un processus de transmission intergénérationnelle.

De surcroît, le cahier de souvenirs peut combler la disparition progressive des dispositifs traditionnels de la culture orale tels les rassemblements sous l'arbre à palabres ou le récit de contes ; en effet, ceux-ci tendent à s'effacer devant la télévision qui rassemblerait désormais tout le monde à la veillée. Le dénigrement social et familial des vieux est également évoqué. Le cahier est donc là un outil de résistance face au risque d'acculturation en cours, car comme le dit Léonard « il n'y a pas que des mauvaises choses au Bénin ». De ce fait, le cahier de souvenirs devient un outil de diffusion fondamental dans une société en pleine transformation.

4.4. La mise en œuvre des cahiers de souvenirs

De l'avis de tous, il faut dans un premier temps sensibiliser les familles touchées par le sida. Cette sensibilisation se ferait en deux temps :

- Une sensibilisation au rôle de la mémoire : les informations, les souvenirs sont des informations importantes et précieuses pour l'enfant et son avenir ;
- Une sensibilisation à l'outil : nous disposons aujourd'hui d'un outil qui nous permet de faire advenir et de conserver cette mémoire : le cahier de souvenirs.

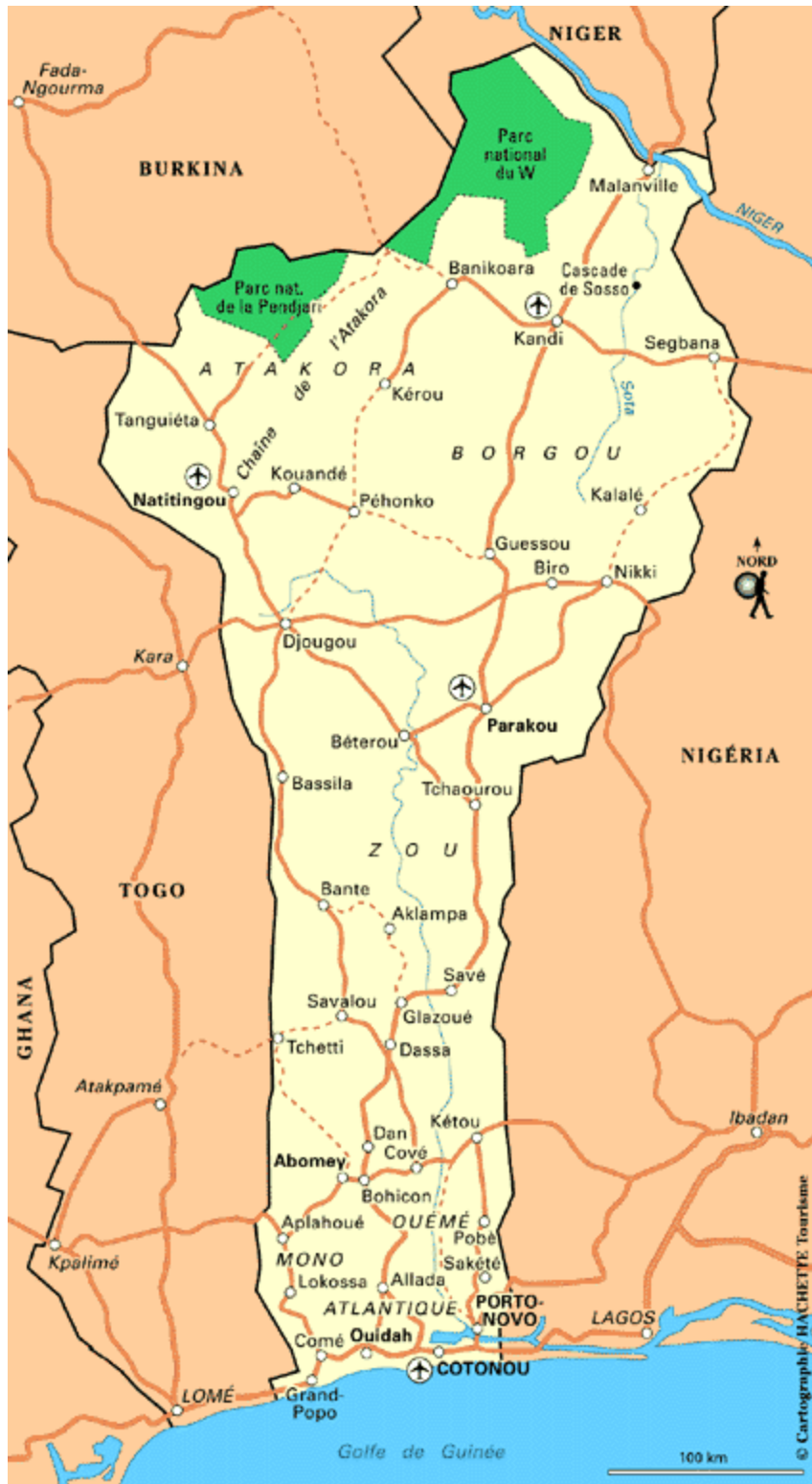
La proposition de mettre en place la présentation du cahier de souvenirs en réunions de groupe de parents, d'enfants, de familles d'accueil, ainsi que Christine le fait dans le film *Memory Book* ne semble pas convaincre les participants, qui soulignent qu'en matière de sida, le rapport au groupe demeure difficile.

Les animateurs envisagent d'aborder le sujet lors de leurs visites à domicile. Pour quelques familles, certains intervenants sociaux disposent déjà d'éléments : « *Notre travail au quotidien a déjà consisté à recueillir des informations et des confidences.* » Dans la mesure où 55% à 60% des enfants dont s'occupe ONG Action Sociale sont des « orphelins complets », ils vivent donc dans des familles d'accueil et peuvent donc aborder la réalisation d'un cahier sans craindre de trahir un secret.

L'année prochaine, quand nous reviendrons, nous espérons que chacun aura pu pratiquer l'usage du cahier de souvenirs au cours de son accompagnement des familles. D'ici là, nous restons à la disposition d'ONG Action Sociale pour répondre à des questions techniques rencontrées dans la pratique. Entre temps, chacun rédigera son propre cahier : nous-mêmes en France, chacun des animateur chez lui, et bien sûr avec toutes les familles suivies avec lesquelles cela aura été possible.

Notre projet est, à terme, de constituer, à partir de cette expérience validée par la pratique sur le terrain, un groupe d'experts. Ceux-ci, entraînés et formés, pourront à leur tour, sous la bannière d'ONG Action Sociale, proposer une session de formation aux professionnels de l'accompagnement des familles touchées par le sida, dans divers pays d'Afrique francophone. Ainsi, ONG Action Sociale pourra délivrer, avec notre appui si nécessaire, un service rémunéré.

ANNEXE 1 - LE BÉNIN



Situé entièrement dans la zone intertropicale entre l'Équateur et le Tropique du Cancer, le Bénin est entouré par le Nigéria, le Togo, le Burkina Faso et le Niger. Il est bordé au sud par l'océan Atlantique et au nord par le fleuve Niger. Il couvre une superficie de 114 763 km² (à titre de comparaison, il est trois fois et demie plus grand que la Belgique et cinq fois plus petit que la France). Ses saisons sont fortement influencées par les vents humides de l'océan et les vents secs du désert nord. Dans le Sud, le climat subéquatorial détermine deux saisons sèches et deux saisons de pluies, alors que le Nord n'a qu'une saison sèche et une saison de pluies.

Autrefois appelé Dahomey, d'après l'Empire médiéval du même nom, la population du Bénin est composée de nombreuses ethnies. Les Européens découvrent ce pays dès le 15^e siècle. Beaucoup y viennent, mais seuls les Portugais puis les Français s'y établissent réellement. Le Bénin fait ensuite partie de l'Afrique Occidentale Française jusqu'à son indépendance en 1960. République du Dahomey jusqu'en 1975, elle devient ensuite République du Bénin.

En 2002, elle compte 6 752 569 habitants (chiffre provisoire) dont plus de la moitié est âgé de moins de 20 ans.

Le Bénin est divisé en douze départements : l'Alibori, l'Atacora, l'Atlantique, le Borgou, les Collines, le Couffo, la Donga, le Littoral, le Mono, l'Ouémé, le Plateau et le Zou.

Les villes du Bénin doivent leur développement à leurs fonctions historique, administrative, commerciale et industrielle. Les plus grandes villes sont :

- Cotonou : avec plus de 800 000 habitants, la plus grande ville du Bénin, portuaire de surcroît, concentre la plupart des activités politiques, administratives, économiques, industrielles, culturelles et touristiques du pays.
- Porto Novo : capitale administrative, elle est la deuxième ville du pays avec 232 756 habitants.
- Parakou : avec plus de 175 000 habitants, elle est la métropole administrative et économique du Nord-Bénin.
- Abomey et Ouidah : ces deux villes historiques comptent chacune environ 85 000 habitants.

La monnaie est le franc CFA, soit 1,52 euros pour 1000 CFA. Le PIB était en 2002 de 1 951 milliards de francs CFA, soit 273 000 CFA/habitant.

Source : site officiel de la République du Bénin. www.gouv.bj

ANNEXE 2 - Extraits de la préface de Boris Cyrulnik, « les enfants aussi ont une histoire - travail de mémoire et résilience au temps du sida » de Philippe Denis, Khartala 2007.

« Il y a aujourd'hui encore des enfants dont les parents meurent du sida. Quand l'entourage les contraint au silence, ils réagissent comme tous les orphelins du monde : le mutisme imposé, le chagrin sans paroles provoquent des difficultés relationnelles, une altération de l'image de soi, un arrêt du plaisir de penser, un malaise physique, des explosions de colère et parfois des trances hallucinatoires.

La culture avait pourtant prévu des rituels pour accompagner ses enfants : dans une culture où la mémoire collective est importante, où chaque jour la famille côtoie ses ancêtres, le fait de cacher la mort ou de simplement en murmurer l'annonce provoquait un trou de mémoire que les récits familiaux compensaient en disposant dans le jardin un simple tas de pierres : la tombe ainsi symbolisée permettait quand même de penser au disparu. Aujourd'hui avec l'évolution de la culture sur toute la planète, les rituels s'effacent et les transmissions entre les générations se diluent.

Dans un contexte où les parents meurent beaucoup, ils sont jeunes, souvent mal socialisés, dans des familles incertaines. Quand la maladie ne les décharne pas tout de suite, ils dépriment, deviennent anxieux, pensent à la mort et parfois se la donnent. C'est au contact de tels parents blessés ou en l'absence de leurs parents, morts sans un mot, que plusieurs millions d'enfants auront à survivre tant bien que mal.

Au nom de quoi laisserions-nous faire ce terrible processus alors que nous pouvons tenter de déclencher un développement résilient ? Philippe Denis propose de formaliser un nouveau rituel de deuil autour de la boîte à mémoire.

Dans cette culture où les récits familiaux évoquent souvent les ancêtres, il suffit de prendre une boîte à chaussures ou une caissette en bois que l'on peut peindre et décorer, puis de mettre dedans la photo des parents, quelques objets leur ayant appartenu, l'enregistrement de leurs voix quand ils étaient encore là, quelques lettres que l'enfant leur a écrites, pour composer ainsi une sorte de sépulture affectueuse où l'enfant et ses parents disparus échangent encore quelques mots.

Puis les enfants entourés par des adultes peuvent parler autour des boîtes. On peut faire son arbre généalogique, le mettre dedans, on peut le raconter, on peut se confier au défunt ou avouer à l'entourage des secrets jusqu'alors enfouis parce qu'il n'y avait pas de lieu où les déposer. On peut aussi raconter des histoires drôles, des bons souvenirs partagés avec le défunt, ce qui permet à l'enfant de se dire que ses parents ne sont pas que des morts, qu'il a vécu avec eux, qu'ils lui ont laissé un héritage, une photo un peu déchirée, un tout petit objet qui n'a pour valeur que sa signification, un joli moment à mettre en mémoire.

Cela procure beaucoup de dignité pour ces enfants déchirés dont le milieu familial est gravement altéré mais qui ont su dire adieu au disparu : il vit encore dans l'attachement qu'ils ont pour lui, alors qu'il n'existe plus dans le réel. On a parlé du deuil avec nos petits copains, on a découvert qu'ils devaient eux aussi surmonter une immense épreuve qu'on ne s'y prenait pas tous de la même manière, mais qu'on avait tous respectés nos parents et que ça provoquait l'estime des adultes qui nous entouraient.

Puisque ces enfants ont eu la possibilité de garder leur dignité et de se socialiser en effectuant un rituel d'adieu qui conservait un lien grâce à la boîte à mémoire, tombeau affectif où ils avaient mis leurs parents, ils avaient acquis la preuve culturelle que désormais ils sauraient se faire aider par des adultes : les premières marches de la résilience venaient être construites. Ces enfants ne seront pas clivés par le traumatisme comme ils le sont dans les cultures qui les font taire.

Bien sûr, il est rare qu'un traumatisme soit unique. Quand une atteinte sociale a tué la base de sécurité d'un enfant, elle a aussi attaqué ses liens familiaux : « on se visite peu dans

une famille où un membre a été assassiné ou est mort du sida ». La misère accompagne les déchirures familiales. La déscolarisation, l'abandon, toutes les violences et la honte tombent en cascade après un premier trauma.

Quand les enfants s'expriment à l'occasion de la sépulture affective et culturelle que constitue la boîte à mémoire, les adultes peuvent tenter d'évaluer leur résilience. De très nombreux facteurs de nature différente convergent sur un individu pour faire de son existence une aventure à nulle autre pareille. Mais en plein fracas, une seule rencontre, un seul événement, en changeant le monde intime de l'enfant dont l'entourage est blessé, peut lui faire découvrir que son traumatisme est grave bien sûr, mais ne le destine pas à une destruction constante. Une vie peut reprendre forme après la déchirure, intéressante et même parfois heureuse.

Alors on peut évaluer comment les ressources internes de l'enfant, telles que son style d'attachement ou son aptitude à parler, peuvent se conjuguer avec les ressources externes que les adultes disposent autour du petit blessé, telle que la boîte à mémoire.

Un seul événement peut changer la manière dont on se représente soi-même et avec laquelle on s'engage dans l'existence. Alors, une boîte à mémoire peut modifier une évolution qui paraissait fatale mais qui plus tard peut devenir dans la mémoire un moment douloureux de l'histoire qui n'empêche pas une reprise de développement résilient. »

**Traduction du
Livre de mémoire de Sadya**

- *Page 1*

Livre de mémoire

Ce livre appartient à Sadya

Il est écrit par :

En ce jour de :

- *Page 3*

L'arbre de vie

Colle ici les photos de ta famille

- *Page 4*

L'arbre généalogique de :

Toi :

Frères :

Belles-sœurs :

Sœurs : Fatima, Bilikisu

Beaux-frères :

Père : Adami

Belle-mère (Marâtre) :

Grand-mère paternelle : Binta

Grand-père paternel : Mohamed

Oncles paternels : Ibrahim, Ali

Tantes paternelles : Shetu, Gostu

Cousins paternels : Abdul, Maddy

Cousines paternelles : Simera

Mère : Amina

Beau-père :

Grand-mère maternelle : Habiba

Grand-père maternel : Yusuf

Oncles maternels : Man Asumi, Ibrahim

Tantes maternelles : Ramatou

Cousins maternels : Yusuf, Rabi

Cousines maternelles : Umi, Habiba

- *Page 5*

Ta naissance : Sadya, tu es née le 9 février 2000 dans Maraban Rido, à l'hôpital Baba mayo, une petite clinique de Kaduna.

Quel bébé tu étais : Quand tu étais bébé Sadya, tu étais patiente, pas agitée. Tu as été nourrie au sein pendant 5 mois, et puis tu as arrêté de toi-même, parce que tu étais malade. Quand tu as commencé à aller mieux, je tombais malade à mon tour. Ma mère s'est occupée de toi jusqu'à je me sente mieux et que je récupère.

- *Page 6*

L'histoire de ta famille : Sadya, tu viens d'une famille très pauvre. Après la mort de sa première femme, ton père m'a épousée et nous nous sommes occupés d'Ibrahim et Madina.

Ma famille est petite et il y a des chrétiens et des musulmans. Mon père est un commerçant, il vend du khôl. Ma mère est morte il y a des années, et mon père est handicapé à présent. Je me suis mariée à ton père après avoir divorcé. et nous avons commencé une nouvelle famille. Vous êtes 4, mais ton jeune frère est mort.

Photo : Ton père Adami et moi

- *Page 7*

La première fois... :

Le temps de l'école : Tu es allée à la crèche, et à l'école primaire Mando quand tu avais 2 ans.

- *Page 8*

Tes intérêts : Ce que tu préfères, c'est la nourriture, and tu es sage, tu sais garder un secret, tu aimes jouer avec les autres enfants.

Ce que tu aimes / tu n'aimes pas : Sadya, tu aimes manger, et tu cries quand tu te blesses, pire que si tu étais morte, spécialement lorsque tu saignes.

- *Page 9*

Mon souvenir de toi : Mon souvenir favori c'est quand les gens disent que tu me ressembles. Cela me rend joyeuse de laisser derrière moi quelqu'un qui me ressemble. Mais j'ai été triste quand tu as été testée séropositive, j'avais pitié de toi.

Photo

Tu peux voir combien tu me ressembles, joli minois. J'espère te laisser en bonne santé.

- *Page 10*

Quand tu as grandi : Sadya, tu avais constamment des problèmes en grandissant, tu tombais souvent malade, au point que nous croyions que tu allais nous quitter. C'était terrible. Mais Dieu t'a prêté vie.

Mes espoirs pour l'avenir : J'espère toujours que tu vas prendre ma place après que je meure, parce que tu me ressemble beaucoup. Mais quand tu as été testée séropositive, j'ai perdu tout espoir dans le futur et tout ça. je prie pour que les médicaments te guériront arriveront à temps. Tu seras très grande un jour prochain. Tu iras à l'école et tu seras éduquée comme les autres enfants. S'il te plaît fait-le !

- *Page 11*

Les personnes spéciales pour toi : Sadya, les amis de ton père sont spéciaux pour toi. Yahaya Ali et Yahaya Shetu. Tu peux te tourner vers eux n'importe quand.

Ta santé : Tu as commencé à être malade vers 1 an et 5 mois. Tu as été testée séropositive à 4 ans. Nous n'avions jamais pensé à le faire avant, ni qu'aucun de nous était séropositif. Je pense que tu as été contaminée par l'allaitement mais quand nous sommes rentrées à la maison de grand-mère, tu as cessé de tomber malade grâce à ses bons soins. Merci à grand-mère et ses œuvres.

- *Page 12*

Informations sur ta mère, sa vie au travail et ses loisirs : [Changement de narration] Ta mère, Amina, était commerçante. Elle vendait des fripes. Parfois, elle visitait sa famille, pas toujours. Elle est allée à l'école jusqu'à ce qu'elle épouse ton beau-père, puis elle a divorcé et épousé ton père.

Sa santé : Je suis séropositive, je peux survivre ou pas, mais avec ou sans la maladie, la mort finit toujours par t'emporter.

- *Page 13*

Ses goûts et ses dégouts : J'aime le repos de l'esprit et une bonne santé pour moi et pour toi, Sadya. Je n'aime pas les choses qui m'énervent, qui me rendent triste ou qui m'inquiètent.

Ses pensées sur la vie, et choses auxquelles je crois : La vie est amère et pas très intéressante. Tu dois être prudente. Le monde n'a pas de saveur pour moi, mais je remercie Dieu. Je crois que Dieu va te protéger and te rendre célèbre et aimée.

- *Page 14*

Ses souvenirs spéciaux :

Photo

Te voir en bonne santé est tout pour moi.

Tu es une enfant très heureuse.

Ce qui est spécial pour elle :

Ses amis importants : Pas d'amis

- *Page 15*

Informations sur ton père, son travail, ses occupations : Adami, ton père, était un homme très bon. Il a travaillé comme chauffeur dans les prisons. Au début de notre mariage, c'était une maison paisible, mais c'est ensuite que mes ennuis ont commencé. Mais peu importe, cela reste ton père. je suis vraiment désolée de dire qu'il a perdu l'esprit, qu'Allah lui rende.

Photo

Ton père au travail

Ses pensées sur la vie, et choses auxquelles il croit : Ton père pense qu'on doit profiter de la vie. Il a cru aux joies de l'existence jusqu'à ce qu'il tombe malade.

Ses souvenirs spéciaux : Ses souvenirs spéciaux sont vous, ses enfants, qui êtes tout ce qu'il a voulu dans sa vie.

- *Page 16*

2 photos : ta sœur Fatimah, ton frère avant qu'il ne meure de maladie.

